

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 52 [i.e. 25]

Artikel: A l'école
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218821>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNEABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1924 pour **3 fr. 00**

en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.



LETTRE DE LA MI-JUIN

LES fêtes commémoratives en l'honneur de Byron, le poète anglais, ont passé inaperçues pour beaucoup de Vaudois.

Si les élèves des collèges et gymnases ont traduit un ou deux des chants de Child Harold, c'est à peu près à cela que se bornent en général, nos connaissances sur l'œuvre, non seulement de Byron, mais des autres poètes anglais.

Et pourtant, il en est tels dont tous ceux qui aiment la nature jouiraient vivement.

C'est par un bel et chaud après-midi de Juin qu'on sent tout le charme et la fraîcheur du « Ruisseau » du poète Tennyson. Les lecteurs du *Conteur Vaudois* me sauront gré de le leur faire suivre dans ses bords et ses méandres fascinants.

C'est Tennyson qui parle au nom du Ruisseau : « Je viens des retraites des foulques et des morelles, je fais une sortie soudaine, je scintille parmi les fougères pour escarmoucher en bas la vallée. Je me hâte le long de trente collines, je me glisse entre les sillons, par vingt ha-meaux, une petite ville et une demi-centaine de ponts, jusqu'à ce que finalement, je coule près de la ferme de Philippe pour rejoindre la rivière qui coule à pleins bords :

Car les hommes peuvent aller et les hommes peuvent venir, mais moi, je vais éternellement...

Je bavarde sur des chemins pierreux en faibles dièzes et bémols. Je murmure dans des criques où je tourbillonne. Je babille sur les cailloux. Je ronge mes bords par de nombreux méandres, le long des prés et des sillons, et des promontoires féériques enchassés de mauves et d'épilobes.

Je jase, je jase en coulant pour rejoindre la rivière qui coule à pleins bords.

Je tourne, je contourne sur moi-même, tantôt à gauche, tantôt à droite, avec ici, une fleur qui flotte sur moi, ça et là, une robuste truite ; ça et là une ombre et ça et là un flocon d'écume, le long de mon voyage, avec maintes cascades ar-gentées par-dessus le gravier doré, et je les entraîne tous avec moi, et je coule pour rejoindre la rivière qui coule à pleins bords.

Je glisse furtivement le long des prairies et des pelouses herbeuses ; je me cache sous des refuges de noisetiers, j'attire à moi les doux myosotis qui fleurissent pour les amoureux. Je

m'évade, je me faufile, je m'assombris, j'é-tin-celle parmi les hirondelles qui m'effleurent. Je fais danser sur mes bancs de sable les rayons de soleil pris en réseaux. Je murmure à la lune et aux étoiles dans les solitudes de ronces.

Je m'attarde sur mes galets qui m'entravent ; je muse autour de mes cressons.

Et je repars en un contour rapide et je coule pour rejoindre la rivière qui coule à pleins bords.

Car les hommes peuvent aller et les hommes peuvent venir, mais moi, je vais éternellement.

Dans un autre genre, Byron a chanté les morts de Waterloo ; il les évoque à la veille du combat de Quatre-Bras, le jour précédant la bataille de Waterloo, dansant joyeusement.

« La veille les vit pleins d'une vie ardente et d'une fière gaité dans les salons des beautés. Minuit sonna le signal du combat ; l'aube le départ en armes ; le matin, le déploiement magnifiquement austère de la bataille.

L'orage amoncela ses nuages ; quand ils se déchirèrent, la terre était déjà recouverte d'une autre argile que sa propre argile recouvrira ; une argile faite de corps pantelants entassés, cavaliers et coursiers... amis, ennemis mêlés en une sépulture sanglante.

Leur louange est glorifiée par des harpes plus sublimes que la mienne ; il en est un cependant que je voudrais distinguer dans cette noble multitude... A toi, à vous des milliers dont la disparition de chacun de vous fit un vide mortel parmi les vôtres, auxquels il serait charitable de souhaiter qu'ils perdent la mémoire.

Ce sont les trompettes des archanges et non point celles de la gloire qui réveilleront ceux qui vous ont perdus... »

Ces quelques incursions dans le domaine de la poésie anglaise n'éveillent-elles pas la sympathie ?

Mme David Perret.

A l'école. — Dans une classe frèbelienne, l'institutrice, donnant une leçon sur la fouine, demande aux enfants :

— Connaissez-vous d'autres animaux qui ont aussi des moustaches ?

— Oui, répond une bambine, les papas !

Avant le mariage. — Je ne vous mérite pas, chérie !

— Rappelez-vous cela toute la vie, Ernest, et nous serons heureux.



DJAN-DAVID, SÈ BAO ET LE MENISTRE

DJAN-DAVID l'é-tin on rudo payisan dè per lè d'amon. Restavè tout proutse dau quetsè don mont. N'irè pà on-n'Or-mounin ; mǎ, in hivè, quand on l'intrevavè po lin demandǎ : « Diero in-vo de nǎ, tsi vo ? l'arin pu dere, quemin lè-z-Ormounin : Onna petita cratcha, dou pi. »

Po ingrandzi son fin le tsòtin, arǎ sè tsan l'auton, sailli sè belion don bou in hivè, menǎ lè

moulo dè fǎ in vela, lin falhiu din bǎo que n'ausson pǎ din dzèrè dè pattè et din rin d'é-toupa.

In avin dou, d'onna foace dè la mètsance, lè plie bi et lè plie yò dè tota la quemouna, p'titre bin dè tot le canton. Avouè lau moa carǎ, lau gran freson intre lè coarnè, lau bambolhire que trinnavè tanquì dèzo lè dzénǎo, l'é-tin ôquì de bi à vaire : le mǎhlio di l'ami Burnand n'arǎi étǎ qu'on modzon de coùte lè bǎo dè Djan-David.

Falhin pǎ coudyi dè lè fère alǎ rido. Quand Djan-David lon desin :

— Alin, Marquis, Botsǎ ! s'immodǎvan galésamin, tot plian ; mǎ rin ne poavè lè-z-aretǎ.

On dzoa dau mai d'ou, la veprǎ, vai. lè duvè-z-are, quemin Djan-David éintrǎvè tsi li avouè sè bǎo et son tsai, on pou plie amon quie le velǎdzo, i vin Monsu le menistre chetǎ su onna pierra, de coùte la tserǎre, que sè pannǎvè la chǎ avouè son motchǎ.

Monsu le menistre l'é-tin on bin brav'omo ; tot parǎi l'é-tin pli èsi po dessindre quìe po montǎ. L'avin onna galesa fenna, adì dè boun'imeu, bouna cousenǎre ; le menistre l'avin boun appétit, boun estoma : fò pǎ s'ébahy se l'é-tin pansu, et se l'é-tin mi fè po rebedoulǎ avò lè coùte quìe po corre su lè mont quand le selǎ don mai d'ou canfarǎvè lè pierrè don tsemin.

— Bon dzoa, Monsu le menistre, l'in fǎ Djan-David.

— Bon dzoa, Djan-David ; quemin va ?

— Galésamin, grand maci. Va adì bin pè le bon selǎ ; no-z-arin dǎi balle messon sti-y-an.

— Dyu vo lè baille, lin dit le menistre. Vou-tron vezin, Djan-Pierro, ne lè vèrè p'titre pǎ ; l'è bin tout on bè. Mǎn vé tsi li ; sa fenna m'a fè dere dè veni ; crǎyo bin que n'in a pǎ mé po gran tin. Mǎ fǎ rido tsò po montǎ, ce fǎ, in voutyint, tot proutse, le grand poyè dè la tserǎre, on poyè dè la mètsance, asse rudo quìe lè-z-égrǎ don martsi dè pè Lozena.

A respè, Monsu le menistre, lin dit Djan-David, vo fò montǎ su mon tsai ; mè bǎo ne volyan pǎ pi le chintre. Tant tserdzi que seyan, rin ne lè-z-aritè : fò que le tsai vinyè, o que ôquìe trosseye.

— Vo remacho bin, Djan-David ; n'è pǎ dè refu.

Et ateqe Monsu le menistre que s'agueille su on lan, et Djan-David qu'acouè sè bǎo, po lè fère allǎ on pou plie rido : Allin, Marquis, Botsǎ ! Eh ! tè galǎ !

Mǎ lè bǎo alǎvan adì lo mimo pa.

Djan-David pè pachinse et lai-y-etsappe dè dere : Alin, Marquis, Botsǎ, melebǎgro ! Simblie perdyu que trinnan le diablo ! »

N'a pas pi lǎtsi chi mo, que repinse cò que l'è que l'a su son tsai. Hlinnè la tita, sin voutyint le menistre, et du ce tanquì à la minzon, tsancro se l'a-z-u l'acouè dè repipǎ le mo.

T.

Ces pauvres belles-mères ! — Ecoutez, monsieur, votre belle-mère...

— Oh ! je vous en prie, ne me dites pas qu'il lui est arrivé quelque chose.

— Oh ! il ne lui est rien arrivé. Mais pourquoi vous faites-vous tant de soucis à cause d'elle ?

— C'est que, voyez-vous, c'est elle qui paie mon loyer.